

Quelques pages de notre littérature pour illustrer le rôle du crinclin, c'est-à-dire le violon populaire, dans les fêtes de la jeunesse. À l'allure plus modeste que le violoniste, le violoneux de nos campagnes était le garant de véritables moments de gaieté et savait faire « vibrer la vie au rythme de la danse ». comme l'écrit Pierre Clotert dans son roman *Farinet l'inconnu* publié en 1968 par l'imprimerie Saint Augustin de Saint-Maurice.

Pierre Clotert



FARINET L'INCONNU

## LE CREDIT DES CRINCRINS

De tout temps et partout, pour détendre l'esprit et refaire ses forces, l'homme a dû recourir à des amusements, réjouissances ou festivités qu'il organise selon ses moyens et selon les circonstances. Les calamités chroniques des maladies, de la disette, de la guerre imposent parfois une sourdine à une orchestration trop bruyante ; mais aussitôt diminuée la contrainte, le besoin de détente reprend ses droits et c'est naturellement la jeunesse qui s'ingénie à mettre en train les divertissements propres à chaque région et à trouver les instruments de musique capables de faire vibrer la vie aux rythmes de la danse.

La contrée ensoleillée de Bosses n'a point fait exception à la loi. Malgré les conditions d'existence fort pauvres, il devait y avoir là comme ailleurs des heures très gaies. Dans les années 1860 comme toujours, les jeunes s'assemblaient et s'amu-

saient aux sons d'un accordéon, d'un modeste crinclin ou d'un simple harmonica. Il nous est facile de nous imaginer Joseph-Samuel, notre Pyolin de seize ans, se mêlant à des troupes joyeuses les après-midi de dimanche, au cours des veillées, et tournant et chantant dans les vieilles demeures, prenant peut-être déjà lui-même l'initiative et la direction de ces ébats familiers.

Si Joséphine Reale, la bonne aïeule de Chez-Vuillien, nous affirmait que, de son temps, il n'était point question de faire vie joyeuse et de danser aux sons du violon, le même jour, un de ses contemporains nous assurait que c'était bel et bien au rythme des crinclins que se passaient les heures de détente à Bosses et dans le val.

Il ajoutait même, concernant Farinet, un détail qu'il disait connu dans tout le pays : à savoir que Joseph-Samuel jouait fort bien de cet instrument et qu'il était même apte à en fabriquer. S'étant, en effet, produit en une circonstance indue, il avait écopé force réprimandes de la part de M. le curé de Saint-Rhémy et dû livrer son violon. Va-t-il prendre la chose avec colère ? A quoi bon ? Pour la prochaine veillée, il s'en sera construit un autre et de meilleure facture.

Le fait, évidemment, n'est pas consigné dans les archives. Quoi qu'il en soit, le personnage devait avoir une allure assez engageante et bien tenir sa place parmi la jeunesse de Bosses. Il savait se faire admirer ; sur le monde féminin, surtout, il exerçait un très fort ascendant : de là ses multiples conquêtes. La principale, sans doute, s'appelle Adélaïde Mochettaz, de trois ans plus jeune que lui, dont la fidélité à toute épreuve, c'est le cas de le dire, a quelque chose de touchant et même de noble. Nous la rencontrerons encore au cours de ce récit.